

| Féminines |

Valéry Demory (coach Lattes-Montpellier)

« C'est moi qui conduis le bus »

L'ancien international a réussi sa mutation comme coach dans le basket féminin. Son club de Lattes-Montpellier a conquis le titre de champion de France 2014. Et, loin des paillettes du sport professionnel, il n'hésite pas souvent à mettre les mains dans le cambouis...

Après quinze années en Ligue Féminine, croyez-vous que l'on vous a définitivement catalogué coach de basket féminin ?

Oui, dans la mesure où j'ai très peu de propositions chez les garçons, voire aucune depuis un an ou deux. Comme ça marche bien dans le basket féminin, peut-être que les gens pensent que je n'ai pas envie de changer. Le problème aussi, c'est que ce sont deux mondes différents et on ne se côtoie pas. Mes seuls rapports sont avec Claude (Bergeaud) ou Laurent (Buffard) car je les connais depuis longtemps, c'est tout.

Vous auriez envie de revenir dans le basket masculin ?

Ce n'est pas une envie particulière, mais si l'occasion se présente, oui, je le ferais. Mais je ne cours pas après car ici à Montpellier, j'ai des moyens pour m'exprimer qui sont satisfaisants.

Et peut-être aussi qu'en terme de coaching, on se fait davantage plaisir dans le basket féminin car on peut davantage intervenir sur la partie qu'en garçons. En garçons, je vois rarement des boîtes, des zones, des match up, alors qu'en filles, c'est fréquent.

En terme de structures, à quel niveau se situe Lattes-Montpellier vis-à-vis des clubs masculins ?

Je ne sais pas exactement, en dessous de la Pro B, c'est certain. Pas en termes de moyens financiers car on a un bon budget. J'ai Guy Prat comme assistant et c'est tout. On a une petite salle, sans jacuzzi dans les vestiaires pour récupérer. Il y a encore beaucoup à faire en termes de récup' dans le basket féminin. On n'a pas de kiné à plein temps comme Bourges. Je ne sais d'ailleurs pas si d'autres clubs en ont un. On a deux bons kinés d'un cabinet qui travaillent avec nous, mais en déplacement, on n'a personne.

En cas de pépin, Gaëlle Skrela, qui a un cabinet mais qui n'exerce pas encore, vous donne t-elle des coups de main ?

Bien sûr, elle donne des coups de main aux filles, mais Gaëlle ne peut pas tout faire. Elle a un gros temps de jeu, elle a 31 ans, il faut qu'elle prenne aussi le temps de récupérer. Comme je lui ai dit un jour, « tu n'es pas Mère Teresa, pense un peu à toi, sinon tu ne tiendras pas. »

Certains joueurs et coaches de Pro A se sont plaints d'un calendrier surchargé. Quel est votre avis sur la question ?

En filles, oui, c'est un calendrier de malade. Je crois que c'est la pire année que je n'ai jamais vue.

On a commencé très tard à cause du championnat du monde et depuis, c'est un match tous les trois jours jusqu'à fin février voire mi-mars si on ne se qualifie pas pour les quarts de finale de l'EuroLeague. On ne s'est arrêté que cinq jours pendant les fêtes alors que c'est nous qui fournissons le plus d'internationales, qui avons le plus de matches. Même psychologiquement c'est dur. Il y a des moments où on n'a même plus envie d'aller à la salle. Entre les entraînements, les matches, les voyages, les vidéos à préparer, on est loin des trente-cinq heures (rires) ! Mais, on ne se plaint pas. C'est ma passion, je suis heureux de faire ce métier, mais même pour moi psychologiquement parfois c'est dur.



Vos joueuses connaissent-elles votre carrière de joueur ?

Les Françaises, je pense, les étrangères un peu moins. Parfois je leur donne des petits conseils par rapport à ce que j'ai vécu, sur le côté terrain ou psychologique. Mon passé de joueur me sert surtout lors des entraînements techniques. Quand je prends un ballon, je suis capable de faire beaucoup de choses par rapport à certains coaches qui n'ont pas joué au même niveau. Avec Guy (Prat, son assistant, un ancien joueur de Pro A), on fait beaucoup ça. Les filles ne sont pas trop demandeuses d'anecdotes. C'est un milieu moins ouvert, moins direct que les garçons.

Pourquoi vous étiez-vous retrouvé à Mourenx, à côté de Pau, dans le basket féminin ?

J'avais deux filles, de 14 et 11 ans, qui y jouaient au basket et je me suis dit que j'allais les entraîner. Le projet de Mourenx prévoyait un centre de perfectionnement pour les jeunes. Je me suis occupé d'à peu près toutes les catégories de jeunes et j'ai pris l'équipe de Nationale 3 en cours de saison.

Avez-vous envisagé de lâcher le basket pour vous consacrer aux chevaux ?

Non, les chevaux, c'est une passion comme pour ceux qui aiment la pêche. Je ne veux surtout pas en faire un métier. Je me suis retrouvé à Pau car j'y avais toujours ma maison et à la fin de ma carrière, il fallait bien que j'habite quelque part.

Laurent Buffard dit que lorsqu'il est passé de la Pro A à Valenciennes, il n'a pas changé ses méthodes...

Moi non plus. Il n'y a que l'aspect psychologique qui est différent des garçons, sinon on s'entraîne de la même manière, avec les mêmes vidéos. J'essaie de faire des systèmes de jeu en fonction de la qualité de mes joueuses. La différence donc, c'est que tu ne peux pas secouer les filles comme les garçons. Deuxièmement, une fille a besoin de comprendre pourquoi elle fait telle chose alors que les mecs, tu leur dis « fonce dans le tas » et ils vont foncer. Un mec, ça réfléchit moins qu'une fille. Par contre, une fille, c'est plus disciplinée et voire même plus travailleur !

« Il y a des moments où on n'a même plus envie d'aller à la salle. »

Et vous vous déplacez en mini-bus ?

Oui, comme ça, on économise de l'argent et ça nous permet d'en mettre un peu plus sur les joueuses et de ne pas avoir de dettes. Il faut l'accepter.

On parle des joueuses, mais il faut être solide physiquement aussi quand on est coach. Vous faites toujours beaucoup de sport ?

Je n'ai plus la condition physique du temps où je jouais, mais je m'entretiens. Je n'ai pas envie de faire 120 kg. C'est plus compliqué quand il faut conduire un mini-bus que lorsque tu es assis dans un grand bus et que tu regardes une vidéo ou lis un livre.

Car c'est vous qui conduisez le mini-bus ?

Oui, très souvent. On se déplace à deux et c'est Guy qui conduit l'autre quand ce n'est pas très loin. Et lorsque ce sont des déplacements plus longs, de plus de quatre heures, ce sont des copains à lui qui nous accompagnent et qui servent de chauffeurs. On ne va pas risquer l'accident au retour. Mais si c'est Toulouse, Lyon, il y a trois heures de bus et c'est nous qui conduisons. Le bus, c'est le transport numéro un de la ligue féminine, ça permet de faire des économies. Des chauffeurs professionnels, ça coûterait trop cher.

Vous avez aussi des déplacements au fin fond de l'Europe ?

Pour aller à Kursk ou Ekaterinbourg, il faut être armés (rires). Il faut deux jours pour aller à Kursk. On a fait Marseille-Munich et Munich-Moscou et ensuite neuf heures de train-couchettes ! On a joué Nantes au retour, et on a dû puiser au fond de nous-mêmes pour aller chercher la victoire. On était bouillants ! Là, on va aller à Ekaterinbourg, il va faire -15 ou -20, mais heureusement après Moscou, c'est de l'avion. Les filles ont beaucoup de mérite : elles s'entraînent autant que les mecs, ont des problèmes féminins que les mecs n'ont pas, et on a des conditions de déplacement qui ne sont pas les leurs.

Qu'est-ce qui s'est passé fin décembre lorsque vous avez pris une claque à Bourges (73-48) ? C'était votre quatrième match en dix jours ?

Je ne sais plus... Mais sur les huit derniers matches, on a fait six déplacements. On avait fait un bon match à Angers, deux ou trois jours avant, mais on avait sans doute laissé un peu plus de gaz qu'on le croyait. Et puis le dimanche, on est allé faire les courses de Noël car c'était la seule possibilité, on n'a pas bien récupéré. Peut-être aussi que, comme elles avaient pris un éclat l'année dernière, la motivation était supérieure à Bourges.

Cette saison, vous avez clairement décidé de jouer une qualification en Euroleague ?

Pour l'instant. On a actuellement beaucoup de petits pépins et en EuroLeague, il faut tenir sur

Quand Valéry Demory a fait l'acteur

En 1981, Valéry Demory a tourné à Denain, sa ville de naissance, dans un téléfilm intitulé Treize, aux côtés d'acteurs réputés de l'époque, Michel Creton, Claude Jade et encore Jess Hahn, et aussi de Jean Degros, le joueur mythique de l'AS Denain-Voltaire, et d'un journaliste de FR3 Nord-Picardie, Jean Crinon. Le téléfilm a été diffusé le 14 juin de cette année-là sur FR3. Au départ, Valéry, dix-sept ans, faisait partie des figurants et le réalisateur avait fait appel à un acteur professionnel pour jouer le rôle de Didier Varence, la nouvelle star d'une équipe de basket. Il s'avéra très vite que celui-ci était incapable d'être un joueur crédible. « Ils ont fait l'inverse et, dans la précipitation, ils ont cherché un joueur qui acceptait de faire l'acteur et c'est tombé sur moi », se souvient le Nordiste qui a dû improviser de véritables scènes de comédie. Le tournage s'est échelonné sur trois semaines, Valéry Demory y a trouvé beaucoup de plaisir et révèle avoir perçu un cachet de 4 000 F. Soit environ 1 400 € d'aujourd'hui. ●

Repères

- Né le 13 septembre 1963 à Denain.
- **Joueur** : Denain (1981-82), Stade-Français Paris (1982-83), Challans (1983-87), Cholet (1987-89), Limoges (1989-91), Pau (1991-94), Cholet (1994-97), Evreux (1997-2000).
- **Palmarès** : 121 sélections en équipe de France. MVP Espoir en 83 et 85. Champion de France en 90 et 92. Demi-finaliste de la Coupe d'Europe des clubs champions en 90.
- **Coach** : Mourenx (2000-07 ; en LFB à partir de 2005), Lattes-Montpellier (2007-15).
- **Palmarès** : Champion de France en 2014. Entraîneur de l'année en 2011.

la durée, avoir un effectif conséquent et surtout en état de marche.

Vous avez été champion de France et pourtant vous avez grandement renouvelé l'effectif. C'était impossible de conserver une ossature ?

Il y a eu plusieurs choses. Certaines filles que je voulais garder ont voulu partir. Il y a eu l'impact financier. J'en n'ai pas gardé certaines car avec l'apport d'autres, ce n'était pas possible. Et puis, j'avais besoin d'une shooteuse à trois-points, Jenna O'Hea, alors je me suis séparé d'une fille que j'aimais beaucoup,

Gunta Basko. Parfois, ce sont les finances qui décident et pas le côté humain.

Vous avez dans votre groupe Valériane Ayayi, qui est l'une des grandes espoirs du basket féminin. Qu'en pensez-vous ?

Si elle continue de bosser comme elle est en train de le faire, elle va réintégrer l'équipe de France cet été et dans les deux ans à venir, elle en sera une alliée incontournable. Elle sera dominante en France, sûr, en Europe (il réfléchit), je pense. Elle a encore tendance à ouvrir un peu trop sa g..., mais bon.

Pourquoi vos joueuses sont-elles surnommées les Gazelles ?

J'aime bien donner des surnoms à des filles, je l'ai fait spontanément, sans arrière-pensée, et c'est resté. C'est comme pour Petit Lutin à Ingrid (Tanqueray). Parfois, je sors des trucs, je ne sais pas pourquoi (rires).

« On a fait Marseille-Munich et Munich-Moscou et ensuite neuf heures de train-couchettes ! »

Il n'est pas évident de s'imposer médiatiquement et populairement à Montpellier quand on est une équipe de basket féminin ?

On ne peut pas parler de concurrence, mais c'est vrai qu'il y a beaucoup d'équipes de bon niveau, le foot, le hand, le rugby, le water-polo, le rugby féminin... On est très bien traité par les journaux, bien aidé par l'agglomération. La parité à Montpellier, ce n'est pas un vain mot. La politique du sport et de la culture de la ville de Lattes fait que les filles sont quasiment traitées d'égal à égal.

Vous n'avez jamais envisagé de jouer un match de gala à la Park&Suites Arena ?

Si, la finale du championnat l'année dernière, mais en demi-finale, on n'était pas assuré de jouer cette finale puisqu'on avait perdu le premier match chez nous contre Basket Landes, et tout ça est arrivé très vite. Il faudrait au minimum deux ou trois semaines pour mettre ce projet au point. Et puis, on est le club de Lattes-Montpellier et l'arena est sur Pérols. Or, le maire de Lattes qui nous soutient a plus envie de voir du monde dans sa salle que dans l'Aréna. Mais si on reste à ce niveau-là, un jour, ça se fera.

Avec l'apparition de matches des équipes nationale en novembre et février, on parle d'une réduction de la Ligue Féminine à douze clubs, qu'en pensez-vous ?

Une ligue à quatorze, c'est très bien. Ce que j'aimerais, c'est que l'on puisse commencer le championnat le 15-20 septembre et le finir fin mai, même si à l'intérieur il y a des fenêtres pour les équipes nationales. En étalant davantage le championnat on aurait des cadences un peu moins infernales. Et que chaque année, ce soit la même chose pour améliorer la lisibilité. Quand on change sans arrêt, les gens ne s'y reconnaissent plus. La fédé veut passer à douze car on a énormément de clubs qui ne tiennent pas leurs engagements financiers. Certains ont abusé et ceux qui ont été sérieux payent un peu les pots cassés. On pourrait aussi mettre des playoffs à huit ou à quatre comme aujourd'hui mais avec cinq matches. Je pense que pour les demi-finales et la finale, on ferait salle comble à chaque fois. C'est quand même là que l'on fait de l'argent.

Faut-il rappeler que vous avez participé à un Final Four de la Coupe des Champions en 1990 du temps de Michel Gomez. Vous étiez déjà ensemble à Challans, et vous vous êtes retrouvés ensuite à Pau. Vous êtes toujours liés ?

Non, on n'a plus aucun contact, mais je dois dire que c'est quelqu'un qui m'a donné envie d'entraîner. Michel était un chercheur qui voulait toujours dénicher des trucs nouveaux. Je suis un peu comme lui. Il m'a transmis aussi la qualité du beau jeu offensif.

Vous êtes passé de Limoges à Pau au temps où la rivalité était la plus féroce. Comment vous êtes-vous fait recevoir à votre premier retour à Beaublanc ?

J'étais l'homme à abattre ! (Rires) Déjà, j'étais parti fâché. Je ne sais plus exactement pourquoi. Quand Michel est parti ça m'est un peu retombé dessus alors que je n'y pouvais rien. Les gens m'ont pris en grippe, je n'ai pas apprécié. Quand des caractères forts se rencontrent, ça donne ça. Je me suis fait siffler, je le méritais aussi (rires). J'étais caractériel, je ne me laissais pas faire, je comprends pourquoi les gens m'ont sifflé. Mais je ne comprends pas pourquoi le départ de Michel Gomez m'est retombé dessus, alors que je n'y étais pour rien. À Pau, avec Michel, j'ai retrouvé un basket que j'aimais bien et que je n'avais pas retrouvé avec ses trois remplaçants à Limoges en un an, Bill Sweek, Alexandre Gomelski, et Olivier Veyrat. ●

